

Le jour où tout a basculé, Mon histoire vraie... C'est sordide, vulgaire, au ras des pâquerettes.

JE SUIS MOCHE ET J'AI DU SUCCÈS

Des histoires vraies plutôt glauques, des acteurs qui n'en sont pas toujours, des décors en toc : bienvenue dans la « réalité scénarisée », ces fictions low cost qui envahissent les écrans. Par **Isabelle Poitte**

La *scripted reality*? Ces fictions inspirées d'histoires vraies ont envahi depuis la rentrée les cases sinistrées des grilles télé. Les téléspectateurs de la journée les ont vus. Ils savent que le cauchemar a déjà commencé. Mais, au contraire de David Vincent, le héros des *Envahisseurs*, ils n'auront pas à convaincre un monde incrédule de la médiocrité de ces émissions d'un nouveau genre. Pour plonger dans l'univers parallèle de la « réalité scénarisée », il suffit de se réveiller devant *Face au doute* sur M6, puis de zapper sur TF1 (*Au nom de la vérité, Mon histoire vraie*), d'enchaîner, malgré un gros coup de cafard, avec *Si près de chez vous* sur France 3, avant de se retrouver sur France 2 (*Le jour où tout a basculé*, produit par le pionnier Julien Courbet) ou d'oser un crochet par la TNT (lire ci-contre)... Temps de crise oblige, cette simili fiction *« à coûts maîtrisés »*, comme on la qualifie pudiquement dans la profession, fait briller les yeux des producteurs.

MODE D'EMPLOI

Chantal découvre que son mari s'habille en femme, Marie zigouille son beau-père trop près de ses sous, Alexandra est harcelée par son ex... Le vécu, tiré principalement de la page des faits divers, c'est LE carburant de la « fiction du réel ». Comme le dit si bien la présentation d'*Au nom de la vérité* (sur le site de TF1), elle fait son miel des *« moments qui dérapent, des accidents de la vie, des histoires secrètes qui encombrent notre quotidien »*. Plus besoin de saisir sur le vif les

disputes d'un vrai couple comme dans *Confessions intimes* ou de traquer de vrais témoins aux expériences douloureuses. Ici tout est (mal) joué par des acteurs, parfois amateurs, voire par des people revenus de nulle part (comme Jordy, aperçu en agresseur sexuel chez Julien Courbet...), qui enchaînent reconstitutions sordides et confidences lacrymales face caméra, avec, dans le pire des cas, une bonne louche de vulgarité. Le tout surcommenté par une voix off dramatisante. Avec ses codes piqués à la télé-réalité, ses intrigues au ras des pâquerettes et ses émotions en toc, la *scripted* tient du tout-en-un, pratique et pas cher. En prime, un sens infaillible de la chute : celui qui a tué, menti ou trahi s'en sort toujours très mal. La morale est sauve.

UN RÊVE DE PRODUCTEUR

Si ses défenseurs voudraient y voir une innovation, la « fiction du réel » obéit surtout à une redoutable logique économique. Inspirée par des formats étrangers à succès, elle s'est imposée comme un modèle de rentabilité pour les producteurs dit de « flux » (les programmes réguliers des grilles : jeux, talk-shows...), soudain pris de passion pour la fiction. Un rêve à portée de portefeuille puisqu'une heure de *scripted reality* coûte 9 à 15 fois moins cher qu'une heure de fiction de prime time (38 000 euros pour un épisode du *Jour où tout a basculé*). C'est le finaud Julien Courbet qui a dégainé le premier la saison dernière, pour le plus grand bonheur du service public... Les appétits se sont depuis aiguisés : Arthur s'est lancé dans le créneau via sa société Serenity Fiction, 909 productions du groupe Lagardère a signé avec France 3. Et les audiences décollent : Arthur a fait gagner 200 000 téléspectateurs aux matinées de TF1 ; et, sur France 3, *Si près de chez vous* fait mieux que *Derrick*.

Le bonheur de ces producteurs serait total sans une petite épine dans le pied : le CNC (Centre national du cinéma) refuse le statut d'œuvres de fiction à leurs programmes hybrides, dérivés de la télé-réalité. L'enjeu est énorme : au vu des volumes produits, on imagine la manne que représenteraient les subventions du CNC (à raison de 8 à 10 % du coût d'un épisode, selon une enquête de *La Tribune*)... et l'ampleur du coup porté au système d'aide à la création. Entre les producteurs emmenés par le vaillant chevalier Courbet et l'institution, la bataille ne fait que commencer, avec en pomme de discorde une notion d'« œuvre de fiction » aux critères flous. Même dilemme éthique au Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA), qui, face à la grogne d'une partie des acteurs de la création hexagonale, a ouvert une série d'auditions (d'auteurs, de producteurs et de diffuseurs), destinée à déterminer si la *scripted* entre (ou non) dans la catégorie de la « fiction ». Décision très attendue par les chaînes, qui espèrent intégrer ces – nombreuses – heures de programmes dans les quotas de production et de diffusion d'œuvres françaises originales que leur impose la loi. La ministre de la Culture, elle, a déjà tranché : pour Aurélie Filippetti *« les émissions de* scripted reality *n'ont pas leur place »* sur la télévision publique.

UN DANGER POUR LA FICTION ?

Ces programmes à 0 % d'ambition artistique ont le don de hérisser tous ceux qui croient en une fiction française de qualité. Essorés par la concurrence américaine, nombre de producteurs, réalisateurs, scénaristes lancés depuis quelques années dans une difficile reconquête du public voient d'un mauvais œil cette pandémie de séries low cost, ultra formatées, accusées de vouloir *« détourner l'esprit des dispositifs de soutien à la création* [1] *»*. *« Les dirigeants justifient trop facilement leur incurie par la crise. Ils espèrent s'en sortir avec du vite-fait-pas-cher »*, s'insurge Dominique Baron, réalisateur membre du Groupe 25 images, qui craint que cette *« fausse fiction ne remplace peu à peu les séries ou les films ambitieux »*. Vision catastrophiste ? Pas si sûre. Lorsqu'il abandonne l'idée d'une série quotidienne, pourtant promise par son président, Rémy Pflimlin, et renouvelle sa confiance à Julien Courbet (qui vient de lancer *Le jour où tout a basculé... à l'audience*), le service public n'envoie pas un signal des plus rassurants. Autre sujet d'inquiétude : les conditions de travail dans ce secteur discount, où l'on est payé au lance-pierre. La Guilde des scénaristes appelle à la vigilance, par la voix de son délégué général, Guilhem Cottet : *« La saison dernière nous avons pointé du doigt les pratiques de Julien Courbet, qui mettait en concurrence des synopsis sans rémunérer leurs auteurs. L'idée n'est pas de remettre en question l'existence de ces formats hybrides, mais d'encadrer les conditions de travail. »* Face au doute, auteurs et réalisateurs happés dans l'histoire vraie de la *scripted reality* espèrent que tout ne va pas basculer... ●

1 Dans « La script réalité, une production tabloïd », communiqué du Groupe 25 images et du Syndicat des producteurs indépendants (SPI), 23 octobre 2012.

LIRE aussi page 182.



Hollywood Girls, sur NRJ 12, une fiction glamour qui fascine les 15-25 ans. Bimbo !

LA TNT, ENTRE FICTION ET TÉLÉ-RÉALITÉ

Pour des ex-candidats de télé-réalité, condamnés à l'oubli, c'est un eldorado. Dans *Hollywood Girls* sur NRJ 12, ils jouent, en improvisant, de jeunes comédiens/chanteurs/danseurs en plein rêve américain éclairés au néon de supermarché. Vertige de la mise en abyme ou culte du second degré ? Cette déclinaison sucrée de la fiction low cost, à base de bimbos ripolinées et de soap sous hallucinogènes, fascine les 15-25 ans et donne le sourire à son jeune producteur, Jérémy Michalak, déjà à l'origine des *Anges de la télé-réalité*. Depuis le succès des *Ch'tis à Ibiza*, W9 ne lâche plus le filon de la télé-réalité scénarisée. Elle s'apprête à lancer *Paris jour et nuit*, un *« docu-série criant de vérité »*, adapté d'un format allemand, sur les vrais-faux colocataires d'un loft de la capitale.